

Sylvie Durbec

Marseille Éclats et quartiers

MARSEILLE

Premier quartier, Saint Jérôme

D'abord revenir à la fleur du magnolia.
C'est elle qui relie l'enfance oubliée à aujourd'hui.
Elle permet au voyageur de courir de Marseille au Fouji Yama.

J'ai habité près d'une allée de magnolias, à Marseille.
Cette allée conduisait à un château délabré que nous admirions tout de même pour ce qu'il avait été, en un temps où nous n'existions pas.

À cette époque, j'étais maître des histoires.
Des filles m'écoutaient et je racontais des histoires qui faisaient mal.
La seule libre de raconter, c'était moi. J'en étais fière.

Nous ramassions des fleurs luxueuses, tombées au milieu des voitures.
Et je crois que mon enfance ressemblait à ces fleurs et ces voitures mal garées, dans une confusion de magie et de vulgarité, comme les magnolias qui mouraient, d'année en année davantage, parmi les draps qui séchaient.

La cité achélème s'appelait la cité des Tilleuls.
On n'avait pas cru bon de signaler la présence de magnolias dans notre adresse.
Par prudence puisque à l'évidence, ces arbres ne survivraient pas au milieu des voitures et des enfants hurlleurs que nous étions.

Souvent les arbres n'avaient pas de feuilles mais déjà des fleurs.
Elles tombaient alors sur les pare-brises des voitures et il n'y avait qu'à les prendre pour mieux voir leur chair rosée et blanche, un luxe inimaginable au milieu de nos immeubles.

Les arbres formaient une diagonale qui coupait en deux la cité. Mais cette allée ne servait pas aux voitures. Elle était une subsistance d'un temps disparu dont n'avaient pas voulu les architectes de la cité des Tilleuls. Ils

l'avaient ignorée, comme le château qu'on n'avait pas jugé utile de raser. Fastueuse cabane de brique et d'ardoise que les enfants envahissaient le jour, les amoureux le soir et la nuit quelques clochards venus se protéger de la mer.

Peu à peu les murs se sont fissurés et on a emporté tous les carreaux. Les volets, comme des fleurs de magnolia, sont tombés. On nous a interdit d'y jouer. Les magnolias ont dû crever à la même époque. C'était fini.

Je ne sais pas s'il s'était trouvé, avant ce temps, des grandes personnes pour ramasser une fleur de magnolia et la mettre dans un vase. Aujourd'hui, ce serait mon souhait le plus cher : avoir près de moi, dans une porcelaine céladon quelque belle fleur de magnolia nacrée de rose. A cet effet, j'ai acheté un petit magnolia et je l'ai planté dans le jardin.

Lui aussi a crevé.

Voilà que ces fleurs mortes ouvrent en moi une Chine, un Japon oubliés.

A nouveau maître des histoires : tous se taisent !

Je commence de la même manière, mille fois manigancé le début :

Quand je serai grande, m'en irai très loin de vous, de la cité,

Et ce disant, je chuchotais à l'insu de la mère absente mes grands voyages vers l'Asie des Douleurs.

Loin, très loin des Tilleuls, des familles et des achélèmes !

Au pays magique et immobile de blancheur qui voit pousser les magnolias !

Après avoir été chassée des Cerisiers où nous habitions en famille, nous avons abordé aux Tilleuls pour y voir mourir des Magnolias magiques de blancheur inutile. De trois, nous étions passés à deux : la mère, l'enfant.

Les architectes n'avaient pas voulu appeler cet endroit cité des Magnolias.

Cela leur avait paru choquant, vexant peut-être pour ces arbres élégants.

Qui étaient des arbres d'agrément, comme on dit dans les revues spécialisées en jardinage.

Quant aux fleurs, le maître des histoires dédaignait de s'en servir dans ses fantaisies terrifiantes. Il leur préférait les grandes personnes, plus aptes d'après lui, à souffrir infiniment.

A côté de nous, l'Arménie. Le mont Ararat est une des premières montagnes de mon enfance. Encore un peu d'orient déposé dans la main du conteur !

Près de chez nous, entre Cerisiers et Tilleuls, vivent des exilés arméniens.

J'habite Marseille, porte de l'Orient. On me l'apprend à l'école et je découvre les énormes seins des cariatides coloniales sur la Canebière. Je meurs de plaisir.

En ces temps de dure merveille, je découvrais la pauvreté immobile tandis que le chant s'ouvrait en moi, Shéhérazade lilliputienne, assise dans la pénombre d'un divan, au quatrième étage sans ascenseur d'une achélème de la cité des Tilleuls.

Mais ce chant était rude. Il me laisse aujourd'hui sans mémoire.

Le mot magnolia a besoin de la fleur.
A-t-elle une odeur aussi blanche que sa chair ?

L'immobilité vient des voyages accomplis dans l'enfance
Entre magnolias, tilleuls et cerisiers.
Toute une Chine, une Arménie de papier,
Un Japon blanc et tremblant
Qui tenaient entre les mains du maître des histoires.

L'immobilité présente n'est-elle pas une façon – rusée – de camoufler la paresse devant la parole ?
Entreprise insensée : parler !
La blanche robe d'Emily Dickinson répond au goût tenace du silence.

Tous se taisent !
Et l'enfant parlait cruauté et souffrance.

Aujourd'hui ?

Entre mes mains, peu de grains, peu de mots. Objets cassés sur le sol.
Et partout, des fleurs de magnolia pour enrichir notre misère !

Il arrive que l'on ne puisse plus continuer à la manière d'avant.
Avant le voyage, avant le silence, avant la poésie.

Après avoir regardé le ciel un peintre s'est tu cinq ans.
Emily n'a plus supporté que la blancheur sur sa peau douloureuse d'enfant sage.
L'explorateur exact s'est lui-même assiégé et tué.

Rompres, une fois pour toutes.
Certains y parviennent avec grâce.
Et d'autres tracent maladroitement leur peine devant ce qui continue et s'arrête.

C'est-à-dire trouver en soi de quoi persévérer dans son refus.
Magnolia, par exemple. Ou robe blanche.
Obtenir de soi une manière nouvelle afin de vivre son enfance glacée sur le
Mont Ararat.

Et ne pas expliquer la Chine alors qu'elle s'ouvre comme une fleur de
magnolia tombée au milieu des voitures et des draps qui séchent et des
femmes qui crient à leurs enfants de rentrer C'est le soir ! Viens manger !
Et les volets en fer se referment en claquant comme les voiles dans le port.
Car les architectes avaient prévu de nous donner du solide : du fer pour
clore la nuit !

Alors nous nous endormons dans des draps de fer et la mer berce le maître
des histoires jusqu'à demain.

MARSEILLE

Deuxième quartier, La Viste, Saint Antoine

On peut essayer ici de toucher le ciel.
Croire que des ailes vont enfin pousser.
Depuis l'enfance, on a observé le dos du maître des histoires.
Début d'ailes, disait le spécialiste des anges, en montrant mes omoplates
saillantes.

J'habite maintenant à La Viste, près du ciel, le plus haut quartier de
Marseille.

Mais les histoires se font lointaines. Les ailes n'ont pas poussé.
C'est peut-être parce que je ne suis plus une fille.

Les popes ont retroussé leurs pantalons, ils construisent une route qui mène
au ciel, directement.
Juste un détour par le Boulevard Ararat.

Ce quartier est dur comme un sein de jeune fille. Du caillou, et des armes
cachées dans des souterrains. A La Plaine ou sur If la bien nommée.
Parce que la guerre habite plus bas, il faut de la prudence.

Les magnolias sont devenus invisibles. Et La Viste hésite entre montagne
et désert.
Bout de sein, bout de ville.
Envers du monde ?

Je marche, je mange, je vais chez le boucher.
La viande rouge a besoin de bleu pour briller davantage dans la lumière.
Mouches. Celles qui remplissent toute la page où autrefois se tenaient des filles qui écoutaient le maître des histoires.

Silence.

Mais nous mangeons. Beaucoup. Nous avalons les paroles dont nous redoutons d'être encombrés. Paroles soupçonnées de mensonges.

(Quelle était ma tenue
en ces temps de survie ?
Qu'avais-je mis sur moi
pour cacher ma jeunesse ?)

Parce que je ne suis plus une fille, je deviens une femme.
C'est ce que l'on voit, au-dehors, quand je marche, et les gens me vendent de la viande et du pain. Ils n'ont pas de temps à perdre.
Alors je le crois.

Je crois que la Viste s'envole les jours de pluie et de vent.
Je crois que je ne suis plus le maître des histoires.
Ou alors il y a longtemps.

Nul ne sait au dehors, rues montantes et descendantes du quinzième arrondissement, quelle enfant je fais au secret du seizième étage.
Quinze puis seize.
Reconvertie au travail des Titans j'essaie de repeindre un quartier entier et n'y arrive que rarement, quand tout le monde est parti, plus bas, vers la mer. Ils fuient d'ailleurs la hauteur. La redoutent. On dit que vivre si haut dans la ville est pernicieux.

On ne délivre pas de permis de s'élever en solitaire le long des parois des tours où je casse des œufs au plafond, en croyant bien faire.
Mais on n'endort pas la vigilance des loups avec des œufs au ciel.

Les rues claquent sous le pied, elles sont souvent revêches et rousses en été, venimeuses et blessantes quand on veut courir pour leur échapper plus vite, vers Aix.

Au bout Saint Antoine veille, terreur des fuyards.
Angle des yeux plus coupant que silex, le saint exécère ceux qui tentent d'oublier Marseille.

Ma petite aiguille, fais-toi encore plus petite,
mon petit dard, encore plus pointu,
et toi, Ma Ville enrobe-les bien
que l'on chuchote mon nom !
Saint Antoine, saint Antoine !
fais-nous retrouver la fille-maître des histoires
qu'on l'enferme, qu'on la terre à terre, qu'on l'emarseille d'une ville entière !

Ils disent et c'en est fait de moi.

Si tu sors de Marseille, dit le cafetier, tu passes La Viste, puis tu entres dans
Saint Antoine et alors prends garde à tes paroles dans la valise : rien ne les
tient mieux en sécurité que la hauteur de Marseille ! Sa fierté, si tu préfères.

Il dit et me tend un plat de pieds paquets ruisselant de jus et de sens.

Et c'en est fini de moi.

Le silence s'assied gentiment à la table.
Croise ses jambes de métal argenté et me pousse du coude.
Il y a tant à rire, et la saleté du monde n'empêchera pas le marin de manger.
Sur le bord blanc de l'assiette, il dessine la courbe sinueuse d'une femme.
La sauce rouge réchauffe la porcelaine blanche.
Le marin et le silence jouent aux dames.
Qui va gagner ?

On ne quitte pas Marseille, affirme le cafetier, comme on lave son verre.
D'ailleurs on n'efface jamais son nom sur le verre.
Vois, et il montre le miroir où des oiseaux meurent depuis trente ans sans
que personne ne soulève le drap de lit souillé qui les recouvre.

Chez le boucher, je tombe de fatigue. A cause du silence et de la hauteur.
Beaucoup de tables encombrant mon esprit.
Il devient difficile de savoir laquelle est la bonne.
Le vent est le plus souvent maintenant mon ennemi.
Pourtant de là où je me tais, la mer se montre au loin.

Bouclier ou couvercle de marmite ?

Ulysse le géant à mes pieds s'est endormi
Et je ne vois plus que le ciel de la réalité au bout de la fenêtre.

La viande a besoin de bleu, La Viste de la mer lointaine.
C'est la poussière qui frissonne ici plus qu'ailleurs. Je le crois.

Les popes courent en relevant leurs robes et jouent au ballon, derrière la cité achéléme.

Ararat, jettent des gens inconnus à d'autres ignorants.

J'ai quitté le treizième pour venir au quinzième.

Voilà l'erreur, celle que l'ont doit corriger pour retrouver le chemin de sa maison.

Marseille, gâteau cassé sur la toile cirée du café des Voyageurs à La Viste, par quel bout commencer ?

Ulysse parle le malin
à mon oreille discrète.
Celle-ci joue la muette
et s'essuie les mains
au torchon du cafetier
comme qui va pleurer !

Mais ce sont là éclats et quartiers de fruits et de billes jetés.
Personne n'ira les regarder, encore moins les approcher de son oreille
Pour les entendre appeler à l'aide les poètes du bord de mer !

Voilà ce qui d'ici a valeur de vérité et de viatique
car on ne descend pas vers la mer
sans emporter avec soi tout un monde caché
de saints et de reliques de bricoles recollées
que la radio dévoile de temps en temps
et que la sciure recouvre le soir avant d'aller dormir

Ce sont bouts de ficelle et de sein
rubans téléphoniques
maquettes de journaux criées des matins et des marées
hommes et femmes en tout état de marche
jeunes et vieux
peuple somnambule descendu endormi de ses hauteurs aveuglé de lende-
mains
mais qui les devine solides comme les murailles des tours au-dessus de lui
et que je vois

Il y a debout une autre vierge que la Notre Dame qui garde
Il y a un autre maître
Il y a le vent plus fort que la page

Il y a la viande bleue recouverte du rouge que l'on peint
Il y a la nausée qui se réveille enfant dans le ventre ouvert
Il y a moi qui ne sais encore rien
Il y a la hauteur sur laquelle nous habitons
Venteuse et laide
salie de poussière
hérissée de tours et de sacrifices humains

Il y a la force libre qui oscille les mâts
Il y a les mains noires du papier que l'on vend

La mort croisée comme les mains sur le ventre

Il y a le quinzième quartier
la tranche coupée du gâteau malade
Il y a sur ma main la blessure d'une mémoire qui se tait
Il y a le vin que l'on boit dans des verres tremblés
Il y a l'explosion et la peur que fait l'œuf en se cassant brisant
et la viande bleue posée sur l'assiette rouge ô que c'est beau

Il y a les valises les cartons un an a vite passé La Viste est fermée

Ma vie s'ouvre
la fleur de magnolia a la couleur exacte du papier sur lequel à présent
je fais de la peinture
et l'eau se teinte de rose sur la page
Un peu de maladie me distrait de mon travail
et la fleur s'agrandit et devient un quartier nouveau

MARSEILLE

Troisième quartier, Vauban, N.D. de la Garde

Plus de popes, que le vent d'Algérie dresse contre la tour de la Mosquée !
On monte, on souffle, on court et on se casse les bras, les jambes, tout
ce que l'on voudra puisque la Gardienne a mission réparatrice !

Je traverse un couloir, descends des escaliers et remonte de l'autre côté.
C'est en face. Au milieu un jardin et de l'eau.
La couturière coud. Elle pleure parce que son amant a vingt ans de moins
qu'elle et que son amour n'a pas d'avenir. C'est ce que ses voisins disent
dans son dos mais elle les entend à cause de son aiguille magique.

Les fées travaillent dur dans ce quartier et viennent toutes d'Italie.
On les a rassemblées pour qu'elles soient moins tristes.
Toutes ces fées se ressemblent et leurs mains tiennent toutes des tissus d'or
qu'elles travaillent pour les reines des cieux.
L'une est en or et l'autre, toute noire.
Voilà ce que l'on explique aux enfants quand ils parviennent à monter
jusqu'ici.

D'étranges femmes passent et repassent le linge des morts devant leurs
yeux.
L'une, on me le dit, s'appelle Jeanne d'Arc et elle est venue sauver
Marseille.
Par gentillesse, elle a laissé son char.

Je le crois comme on parle d'Alésia dans les livres, ou de Saint Louis à
Aigues-Mortes.
Je crois aussi aux couturières qui font et défont la robe de mariée qu'un jour
je porterai.
La première, je vais chez elle en courant, à Saint Jérôme, la deuxième à
Vauban.
Un chien me poursuit. Je tombe dans un trou et ressors de l'autre côté de
la terre.
Mais ce n'est pas fini.
En ouvrant la mauvaise porte, je délivre le cochon de mes cauchemars.
Il me poursuit et la vieille couturière de Saint-Jérôme m'accueille dans ses
bras.
Alors pour la remercier, je chante :
L'Italie est un foulard, l'Algérie, un bracelet.

On me déshabille, on me met nue, on me regarde.

La robe blanche est semée de marguerites dont je ne sais pas le nombre.
Peut-être était-ce ce qu'il fallait savoir avant tout ?

La couturière a mal au dos et son jeune amant ne rentre pas.
On dit qu'elle nage comme les sirènes.

A cette époque, elle coupe et taille la soie des rêves sans connaître l'heure
de sa mort.
Aujourd'hui, moi seule de nous deux la connais.

On entasse des tissus, on les soupèse et on les plie.
Ce sont occupations de femmes pressées d'en finir avec la couturière.

Celle-ci a un œil sévère et la mer danse dans ses mains dès qu'elle le demande.

Vauban n'a rien à voir avec la guerre en ce temps.

Une petite bataille entre les aiguilles et l'oubli, peut-être.

Rien d'important, ni de masculin singulier.

Nous allons chez la couturière

ou chez la Gardienne de la Mer et de la Ville.

Je n'aime ni l'une ni l'autre.

On empile aussi des couverts et des assiettes en prévision d'une noce qui ne se fera pas.

On nie l'avenir en invoquant des morts

et on mélange le riz avec le poisson

parce que la pêche sera miraculeuse.

Je viens ici seulement en visite.

Je porte des sandales ou des chaussures légères.

C'est un endroit qui me tente et dont je me méfie.

Tout m'y semble à l'image de ce mot que je découvre crypte, et non pas proche du rocher où les chèvres s'accrochent.

Le secret de l'amour me répugne. Il est collant comme une méduse et possède la même trouble couleur rose de la chair.

Ce secret gît pour l'heure dans les mains ouvrières d'une couturière !

MARSEILLE

Quatrième quartier, la Plaine

D'abord l'escargot curieux qui s'enroule à mon doigt.

Son œil d'argent éclaire la nuit où je vis solitaire dans un appartement inconnu.

L'escargot dans la nuit devient le plan de la maison où vit mon grand-père.

Voilà que le secret s'efface et je comprends où je suis.

Ce lieu s'enroule à la porte pour tromper les curieux.

C'est ce qu'a imaginé mon grand-père pour se sauver des visiteurs.

C'est un homme habile.

Il a choisi d'habiter dans un quartier dont le nom est un mensonge.

Encore une ruse.

A La Viste, on m'apprend que la Plaine est creuse comme un œuf.
Il y a des fusils, des armes. Toute la révolution cachée sous la Plaine !
Mon grand-père éluderait la réponse à toute question de ma part.
C'est sa manière. Il a de la dignité.

Voilà pourquoi cet homme sec a choisi d'habiter une sorte de plateau que
l'on appelle partout à Marseille la Plaine.
La peste ne grimpait pas jusque là. Trop haut.

Pour mon grand-père, la hauteur est suffisante. Juste et nécessaire.
Avoir de la hauteur lui convenait.

Rien à voir avec les excès de La Viste et de Vauban,
lieux impropres à la résidence d'êtres calmes et solitaires.
Pas de chaises tirées le soir sur le pas des portes,
pas d'enfants, pas de cris ni de cas de folie ou alors
seulement un peu de mélancolie urbaine à voir le soir
descendre doucement avec les hirondelles
et venir mourir
sur le bureau à rouleaux parfaitement ciré devenu inutile.

Avoir de la hauteur ! En vivre ! Tout un travail de marseillais en marche vers
sa mort !

Citron et oignon posés côte à côte sur la table,
le verre rouge de vin à boire,
l'assiette a été joliment remplie de deux poireaux cuits à l'eau.

Mais

il y a aussi des chevaux colorés et bruyants qu'une dame loue aux enfants
dont les parents sont sages. Le carré du jardin enferme mes pensées et
m'entraîne plus au sud, vers la mer.

Irons-nous au Château d'If ?

D'ici la mer est ignorée. Pas une trace de sel sur le goudron de la place.
Cela va bien avec la dignité du quartier posé comme une assiette sur la
terre.
Nourritures dignes et minces, qui permettent à cet homme de traverser la
place
sans poser ses pieds sur la crasse d'après le marché et d'ignorer mon père,
le mangeur de mondes qui descend le Cours Julien, les poches remplies.

Moi je suis sale.

J'aime la peinture.

Le galimatias des mots et les galetas des clochards du Lycée Thiers, en contrebas.

J'entre dans la Bibliothèque béante de la Place Carli, je dérobe ce qui s'emporte facile.

Tout.

Puis j'entre aux Beaux-Arts, à côté.

On me peint deux petites ailes sur les mains pour que je puisse écouter la peinture en train de se faire. Les Rois-Mages des rues que je rencontre et à qui j'offre mes erreurs sont reconnaissants. Ils disent aimer mes cadeaux d'un sou. Merci !

Ce quartier devient un Eldorado où je cours à la recherche de la fortune et des couleurs.

L'appartement semble prêt à me révéler son secret.

C'est moi qui grandis.

Je vais enfin connaître le plan de l'appartement où vit mon grand-père !

Je le crois.

Je crois que tout va devenir clair.

La Plaine doit s'éclairer afin que je grandisse.

C'est ce que je crois.

Cours Julien un homme se pend.

Dans la rue, sa femme vend des fruits.

L'homme mort est le père de mon père.

Je ne le connais pas. Je ne connais pas non plus la partisane du Cours Julien, sa femme.

L'homme mort est couché sur de gros fruits rouges malodorants.

Il s'est pendu. C'est le secret qui remplace l'escargot.

Je ne sais plus s'il faut monter ou descendre.

La mer recule.

Sur un étalage un beau livre m'attend : *Les Aventures de Robinson Crusoe* mais mon grand-père est mort. La peinture pue moins que les fruits pourris que me refile ma famille, en douce. La Plaine est un radeau envasé, voilà ce que je découvre.

Il m'arrive maintenant de plus en plus d'aventures en solitaire dans la grande ville. Je parcours La Plaine à la recherche des troupeaux perdus et

croise des regards affûtés et rusés comme ceux de mon grand-père. Mais je ne dis rien du secret de son appartement, ni de la mort du père de mon père.

Je crois que je deviens un indien libre, un indien des grandes plaines. Je suis si fière de moi que je dis il, en évoquant mes exploits et le monde me croit !

Monter, descendre. Si peu de place dans l'escalier pour la jupe d'une femme.

Il y a trois étages.

Il y a des pièces mystérieuses vers lesquelles je veux aller.

Il y a des placards verts et fermés à clé.

Il y a en bas, chez la propriétaire de l'immeuble, une petite fille, si petite vue d'en haut,

et je voudrais la séduire pour qu'elle me reconnaisse pour le faiseur de pluie que je suis devenue.

Il y a La Plaine.

Aucune montagne ne clôt le monde.

Ni Ararat ni Ventoux.

Et mon grand-père, le père de ma mère meurt.

Son appartement se referme sur sa magie.

On m'envoie dans la rue chercher un peu de vie pour nettoyer la maison.

Alors l'indien marche sur le sentier de la guerre

et déterre la hache de sa mémoire.

Voilà !

MARSEILLE

Cinquième quartier le Port, la Joliette

A Marseille tous les volets viennent de pays lointains. De Perse et du Siam.

Ils renferment dans de grands appartements zébrés de lumière de douces odalisques occupées à rêver.

Près de la mer, les voyages se font sentir vifs sur la peau et dans le nez.

Les rues du Port ont toutes leurs maisons tendues vers le large. Il ne faut pas croire leurs persiennes refermées. Derrière, aux aguets, se tiennent des enfants prêts à quitter la ville pour goûter le sel sur leurs mains. Tant pis pour les alanguies qui s'alourdissent dans les divans !

Il y a enfin de grands boulevards de commerce où les trahisons et les tractations se font dans la même langue depuis l'Antiquité. Les maisons sont des bâtiments de guerre. On y entre, on en sort comme du ventre d'une géante. Parfois, on passe d'un navire à l'autre. D'un moment de sa vie à un autre que l'on supposait lointain, des années, et la porte repoussée dévoile un escalier qui conduit à la Vieille Charité.

Tout est géant ici. C'est la mer la conquérante de cette immensité rendue à la ville. Enfin ! Je m'aventure en terre étrangère et de passé et de présent dans la senteur de l'eau croupie et des cris.

Je joue deux façons quand je viens sur ces boulevards maritimes. C'est la guerre et tout est permis. L'ombre des après-midis dans les chambres où je me glisse, faune et fille, et où je vole très vite le temps perdu. Mais aussi la manière ralentie d'une femme allongée et qui attend son visiteur de l'après-midi. Certainement un marin.

Beaucoup de caisses et de savoir sont entreposés ici. Bois de toute sorte. Origines si diverses qu'on hésite à les citer. Tout se vide d'un temps et de gestes que l'on ne sait pas reproduire. Le mot, l'unique qui vient comme un gobelet d'argent pour capturer le dé d'ivoire, talisman se dit ici travail.

A cause des becs et des grues.
De l'ardeur des départs vers l'Orient.
De la blancheur, présente ici plus qu'ailleurs dans la ville.
Et du vide.

Dépeuplement infini de la ville dans la mémoire délabrée.
Moulins, meules et friches d'un avenir débraillé.

Je joue à la marelle dans la farine et m'entoure de poussière blanche.
Cercle des fées de la Joliette, protège-moi, dit la petite à la grande.

La petite, c'est la ville.
La grande, c'est moi.

Sous le masque de ma tristesse, dit le poète arabe, se cache ta joie.

Plus creusée ta ville, blessure et plaie,
s'avivera, si tu prends la chanson quand elle souffle dans tes narines,
et pas seulement air du large, envolée marine, île du Frioul angélique,
non,
mais courte inspiration dans la poitrine comme aiguilles de plomb brûlé,
mille mailles incisées sous la peau !
alors
la trace profonde sera la place immense faite à ton chant,
car
autant de souffrance lourde,
autant de danse,
la place de l'une fera l'espace de la nouvelle.

Je l'appelle Joliette.
Sans erreur.
Pas d'Italie proche ni de Roméo.

On va d'un bon pas d'une île à l'autre
en passant par le Port blanc et doré où règne la jeunesse
et la ville invincible entoure le monde

C'est ainsi que je descendais vers la mer
quand mon âge autour de moi faisait sa chanson.

Que répondre au poète arabe qui marche devant moi d'un bon pas ?
Silos en panne de blé, immenses pans dressés à partie de la mer grise,
où le vide répond à l'absence et où plus rien ne se vend !

Mais lui a le don de s'aventurer debout sur la mer jusqu'en Orient.
Moi non.
Pourtant je suis née au Paradis et
y ai vécu le noir des rues avant l'espace libéré des campagnes.

Tout me conduisait vers la mer après cette naissance.

A La Joliette et sur les docks, pas de saints, on le voit tout de suite.
Ou alors tel Charybde et Scylla, face à face à l'entrée du port :
le doux Saint Jean et Saint Nicolas, le donneur d'étrennes de Noël
ont donné leurs noms aux deux forts jumeaux qui gardent Marseille.

Que feraient Saint Jérôme et Saint Antoine si près des marins et des bateaux de commerce ?

Se sont naturellement retirés aux confins,
afin de veiller aux portes nord de la ville, là où travaille l'ennemi.

Mais la mer n'a rien d'une dentellière de l'inutile.
Il faudrait aller plus loin vers l'est, Cassis, les calanques de La Ciotat.
Travailleurs de la mer, poissons tirés des filets et brillants comme des yeux,
voilà ce que je venais voler en descendant au Port.

Les automobiles arrivent aujourd'hui à la hauteur des persiennes croisées
où le regard s'aveugle de poussière et de tristesse.
On ne sait si l'on doit rire de tels débordements
ou regretter l'inconnu.
Les automobiles s'efforcent de pousser dans les caves les bateaux blancs en
partance pour le large.
Parfois elles y parviennent et c'est une victoire qu'elles célèbrent à leur
manière.

Il faut pourtant que nous marchions partout
puisque la mer coule sous la terre
et que Marseille a plusieurs noms secrets que les poètes disent
en sautant à cloche-pied d'un quai à l'autre, d'une rive neuve à l'autre
et nous avons de quoi parcourir le monde
si nous tendons bien nos mains ouvertes
pour recueillir les noms qui tombent des moulins de Marseille
des savonneries
des huileries
des entrepôts fermés pour cause d'embarquement pour Cythère
de la Joliette et de la Corderie
des Arcenaulx
et de la gare d'Arenc
qui ressemble à un vieux cadavre de poisson sec que l'on aurait oublié dans
la poussière

Aujourd'hui la peste a une autre couleur
un autre travail ouvre la ville
autrefois la mort à l'œuvre active
maintenant l'exil et le désert armes ont remplacé
la vieille maladie

Si d'aventure les bateaux ne partaient plus d'ici
que dirais-je à mon ami
le poète arabe ?

MARSEILLE

Derniers quartiers, les îles

Ile du Frioul en dentelles d'Italie que je voudrais frégate pétrifiée
lointaine patrie de Pasolini la belle Frioulane dans sa langue et son chant
d'exil
mais plus simplement marseillaise amarrée à la ville par un fil
d'Ariane ma sœur que je n'ai jamais vue

Pomègue racleuse de gorges et dure à la voix
Ratonneau comme une erreur de lieux et de mots
If la plus naturelle prison de la supposition

Au-dessous de nous la profondeur
pour nous qui sommes gens de la surface
et de la terre
la profondeur nous surprend dans la terreur
et le rire vient aussitôt de ce que la mère élève
ses enfants si haut !

C'est l'expérience de ce que veut avec nous la mer
quelques haltes sur le rocher quelques soupirs
mais la mer est violente qui arrache à la terre
les promeneurs égarés sur les îles légères

Plus que les îles faciles et douces aux enfants
c'est la mer qui se charge de nous ouvrir
le regard en trois
Trois quartiers ? Trois îles d'or et de pierre blanche ?
Dis, petite, que veux-tu ?
Trois navettes ou trois bateaux sur l'eau ?
Qui préfères-tu, ton père, ta mère ou la mer ?
Garde-toi de répondre et couche-toi au fond du bateau !

Ma mère connaissait un homme amateur de cinéma au beau nom Benjamin
dont le père en 1925
était gardien sur l'îlot d'If
voilà qui emporte plus loin que Miquelon
mon envie de fuir

Une amie projectionniste ambulante de cinéma me raconte qu'elle a un ami
qui va passer l'hiver dans le phare de la Gacholle

Mon père m'emmena avec lui sur la mer un jour de tempête.
Aucun bateau sauf le nôtre ne partait ce jour-là.
Aucun, sauf celui minuscule où nous embarquâmes bravement parce que
mon père me l'avait promis.
De ce que je vis et connus, le sel et le froid, le vivant de l'amer,
mon père fut l'homme-fée.
Je crois que ce fut sa façon de me faire naître avec lui.
Ensemble et seuls dans le bateau avec un capitaine que la tempête excitait
car aucun autre voyageur ne fut assez fou pour rejoindre If avec nous.
La fille, le père et le capitaine !
C'était un antique voyage où le père enfin prenait avec lui sa fille
et le faisait publiquement au départ du Vieux Port, à Marseille.
C'était ce que nous attendions l'un de l'autre depuis le début.
L'embarquement au matin nous arrachait à la terre et au temps.
Tout le monde et ma mère nous vit quitter Marseille pour If
un jour de grand vent et personne n'osa arrêter le père et son enfant !

De là me fut donné le goût des récits de voyage et la nostalgie marine
qui poisse toutes mes lettres et mes cahiers
et les rend, dit-on, illisibles.

Depuis ce temps je préfère l'îlot d'If sans visiteurs s'il vous plaît
de l'abbé Dantès et
d'Edmond Faria pas de questions sur le trou de l'évasion,
non mais plutôt
préparer la mienne

Hors de la ville et de la mère
entourée des soins de la mer
des tempêtes et des mégères du soir
qui font lointain le monde d'autrefois
Zigzag des erreurs sur le grain de la plage
je retrouve mon chemin
de ronde éveillée sur le temps qu'il fait

mon père j'en suis sûre dort dans la mer
où il a enfin trouvé les sirènes ses sœurs

Une fois
j'ai entrepris le tour de l'île du Frioul et la certitude d'avoir affaire
vraiment
à une île m'a été d'un grand secours par la suite
un jour entier
j'ai été poète du bord de mer
et me suis baignée
dans l'eau des commencements
celle qui permet le poème !

Voilà ce qui importe seul d'avoir été plongée nue dans la mer toute une
journée
en ne perdant pas Marseille
et sa merveille
de vue avec au loin sur le quai mon père qui faisait les cent pas

Quelle grande voyageuse ce jour unique je fus !

Presque aussi aventurée que naviguer vers If
serrée contre son père et baignée d'eau
pour celle dont la main s'immobilise
à la recherche de la surface et des mots
pour ici clore ma ville comme l'œil du cyclone !